

Cinq Questions à Daniel Soil

1 – « Vent Faste » est votre premier roman. Le Prix Jean Muno vous a été décerné pour cette œuvre. Et on apprend que ce roman vous a pris quelques années d'écriture. Une recherche harassante où le lecteur peut, d'ailleurs, relever que chaque mot est inséré à bon escient...

Oui, sept années d'écriture et de recherche, justifiées surtout par la partie du roman qui se déroule dans le royaume d'Albanie naissant vers 1913- 1918. On lit beaucoup, on fréquente les bibliothèques, parfois on perd le fil du roman qui est à écrire, on se passionne pour autre chose (par exemple, d'Annunzio, mécontent du traité de Versailles qui clôtura la grande guerre et qui lance une opération navale pour récupérer l'Istrie), mais aucune passion n'est inutile, et les recherches finissent par trouver leur place dans le texte, même si c'est de façon allusive, elliptique.

2 – « Vent Faste » est un roman situé au cœur de l'Histoire. Il se passe en Albanie et met en scène toute une saga d'une famille (grand-père ; père ; fils) engagée pour la cause du socialisme et en faveur des peuples... S'ensuit une étrange fusion ou parallélisme de récits, soulignant les combats partagés et le formidable croisement des destins !

Le point de départ, c'est le séjour du fils à Tirana, capitale de l'Albanie communiste, comme journaliste. Et la complicité post-mortem qui va le lier à son grand-père, expert forestier dans le même pays, cinquante ans plus tôt.

La génération intermédiaire est plus sceptique sur le socialisme. Le père a été tenté par d'autres fascinations et à la fin de sa vie, qu'il sent imminente, le voilà qui souffre de voir son fils (comme son père) se passionner pour le destin d'un pays si lointain et si étranger. Alors il entreprend le voyage qui va le rapprocher de lui...

C'est donc vrai, il y a l'Histoire... et la géographie !

3 – Le roman qui suit est intitulé « Comme si Seule une Musique ». Riche en réminiscence, il met l'action dans l'île Comacina. Si le récit dans « Vent Faste » est mené par un point de vue masculin, dans « Comme si Seule une Musique », la narration est conduite d'un point de vue résolument féminin. Deux couples qui évoluent dans l'histoire du fascisme du 20^{ème} siècle, opposant leur amitié et leur amour à l'aberration des idéologies totalitaires. D'où vous vient cette fascination de l'Histoire pour vous pousser à écrire en marge ou en parallèle de celle-ci ?

Dans ce deuxième roman, j'ai voulu reconstituer l'environnement de mes parents à l'heure de leur rencontre en 1937. J'ai été fasciné par quelques photos de famille marquées par la légèreté, la futilité même, alors que la catastrophe est sur le point d'éclater. Comment chacun s'est-il débrouillé avec l'emportement de l'Histoire ? Quels ont été les choix des uns et des autres ? Des uns et des autres ! Le courage pratique. L'intransigeance idéologique. Une certaine manière d'esquiver l'obstacle. Au départ, il y a l'Histoire, et puis, au bout du compte, on trouve l'éthique.

4 – On note que c'est l'Histoire (grande et petite) qui constitue le fil conducteur de ces romans. Ce qui nous amène à votre troisième roman « Sans Doute ». Lors de votre passage, en tant que représentant de WBI à Rabat, vous êtes interpellé par le livre de Mehdi Bennouna « Héros sans Gloire », et vous opérez une sorte d'interculturalité ou d'intertextualité à partir de ce récit relevant de l'Histoire du Maroc... Une fois encore, la réécriture de l'Histoire sous la plume d'un romancier ?

Cette Histoire est un peu la mienne aussi. Etant jeune enseignant à Bruxelles, j'ai connu les exilés marocains, engagés à la fois dans la lutte pour les droits des travailleurs immigrés et dans le combat pour la démocratie au Maroc. J'étais sur la même longueur d'onde, la même fréquence. Alors je me suis autorisé à prolonger de manière romanesque les éléments historiques rassemblés par Mehdi Bennouna. En imaginant ce qu'a dû être sa propre vie d'enfant, vivant en Europe, alors que son père était dans le maquis aux confins de l'Atlas.

L'idée qui traverse les trois romans, c'est, somme toutes, l'idée de la transmission : que lègue-t-on ? Quelle autonomie donne-t-on à la génération suivante ? Comment vivre avec la formule « Le fruit ne tombe pas loin de l'arbre »

5 – Et justement, à propos du fil conducteur entre vos romans, le lecteur ne manquera pas de noter le même questionnement et la même thématique qui traversent votre œuvre, notamment entre « Vent Faste » et « Sans Doute » : la transmission du flambeau du militantisme, un butin ou un mal nécessaire ? Et puis dans la foulée, quelle expérience interculturelle avez-vous contractée du Maroc ?

Il faut distinguer, je crois, entre les valeurs et les choix politiques concrets. Souhaiter la persistance des valeurs, admettre l'évolution des options et des engagements. C'est notamment vrai pour le Maroc d'aujourd'hui. Le monde politique marocain n'offre plus guère de perspective exaltante, là où, en même temps, le mouvement associatif n'a jamais été aussi créatif et critique... C'est une situation nouvelle, dans laquelle j'ai préféré, plutôt que de promouvoir des productions artistiques belges, proposer aux opérateurs marocains quelques démarches, quelques approches éprouvées en Belgique à travers l'éclosion de la démocratie culturelle quelle autonomie par rapport aux pouvoirs publics ? Quelle acceptation des critères de qualité donnant droit à une subvention ? Et autres questions essentielles à régler dans ce magnifique pays où il reste tant à faire !